

Être libre, est-ce ne n'avoir aucun obstacle ?

Dissertation corrigée

La liberté peut dans un premier temps se définir comme le fait de pouvoir faire ce que l'on veut. Si l'on définit l'obstacle comme un élément extérieur qui nous empêche, quand nous le rencontrons, d'avancer vers notre but, il semble bien que la liberté s'oppose radicalement à la présence d'obstacles. A première vue en effet, tant que l'obstacle est là, il est impossible d'atteindre ce que nous voulons. Cependant, être libre, est-ce vraiment n'avoir aucun obstacle ? Il s'agit de savoir si l'on peut définir la liberté comme une simple capacité à agir, comme si la question de la liberté était seulement de savoir si nous avons les *moyens* de faire ce que nous voulons. Imaginons que nous ne voulions *rien* faire, et qu'à ce titre nous ne rencontrons aucun obstacle ; peut-on vraiment dire que nous sommes alors parfaitement libre ? Ce serait contradictoire avec l'idée même de liberté, dans la mesure où ce mot semble devoir désigner un certain pouvoir d'agir. Ne faut-il alors pas plutôt considérer la liberté comme un certain pouvoir que j'aurais sur mon propre esprit ? Le problème est donc le suivant : la liberté désigne-t-elle une simple capacité d'action ? Ou plus profondément, tient-elle plutôt dans une maîtrise de soi ?

Dans un premier temps, nous montrerons que nous avons d'autant plus l'impression d'être libre que nous pouvons déployer notre volonté sans contrainte extérieure. Il faudra cependant dire ensuite que la liberté consiste d'abord à s'affranchir des opinions et des préjugés qui font obstacle à nos pouvoirs de connaître et d'agir.

Nous avons d'autant plus l'impression d'être libre que nous nous sentons capables de mettre en œuvre notre volonté sans avoir à nous plier à des contraintes extérieures. On pourra alors considérer comme obstacle, ici, tout événement, personne ou chose qui viendrait s'interposer entre mes désirs et la réalité.

Nous sommes spontanément amenés à penser que la liberté consiste à pouvoir faire tout ce que l'on veut. Pourtant, il faut voir que cette définition est ambiguë : le verbe « pouvoir » a en fait deux sens, celui d'autorisation (« puis-je entrer ? ») et celui de capacité (« peux-tu courir plus vite que moi ? »). C'est que ma liberté peut se voir limitée de deux façons différentes : soit l'autorité à laquelle je suis soumis me refuse le *droit* d'exécuter certaines actions, soit je ne dispose pas des *moyens* suffisants pour réaliser ma volonté. Ceci étant dit, la distinction qu'on fait ainsi entre liberté *de droit* et liberté *de fait* – distinction proposée par Leibniz dans ses *Nouveaux Essais sur l'Entendement Humain* (II, 21) – ne doit pas nous masquer ce qui réunit essentiellement ces deux formes de liberté : dans les deux cas, nous considérons notre volonté comme quelque chose de donné, et nous nous demandons ce qui dans le réel extérieur peut faire obstacle à sa réalisation. On voit qu'on peut opposer la liberté à l'existence d'obstacles extérieurs à la condition de limiter l'idée de volonté aux désirs immédiats qui s'imposent à moi. Les choses ne sont pourtant pas aussi simples.

En-deçà de cette interrogation sur le rapport entre mes désirs et les contraintes extérieures, il convient de poser la question suivante : comment savoir que c'est bien moi qui veux ce que je veux ? Prenons un exemple pour être plus clair. Nous symbolisons spontanément la liberté par la figure de l'animal sauvage – loup, lion, oiseau... Si l'oiseau nous paraît représenter la figure la plus éclatante de la liberté, c'est bien parce que nous considérons ses extraordinaires capacités de déplacement comme une forme d'indépendance vis-à-vis des obstacles extérieurs. Pourtant, demandons-nous *pourquoi* l'oiseau veut se déplacer d'un point à un autre. Ce sera pour trouver de la nourriture, pour trouver un partenaire sexuel, pour construire un nid... Or l'oiseau n'a pas choisi d'avoir faim, pas plus qu'il n'a choisi d'avoir du désir sexuel ou de se lancer dans des processus de nidification. Par conséquent, les mouvements dont on admire la grâce et l'aisance chez l'oiseau ne sont en réalité qu'au service de programmes instinctifs et mécaniques, gouvernés par la nature biologiquement déterminée de l'animal. La situation est la même pour l'homme : se borner à penser la liberté en opposition aux obstacles extérieurs, c'est se méprendre radicalement sur le sens profond de la liberté. La liberté ne désigne pas seulement une action efficace. Elle désigne d'abord la capacité à maîtriser et s'approprier sa volonté.

Notre impression de liberté est certes d'autant plus grande que les obstacles extérieurs se font moins sentir, mais il faut bien voir la différence radicale qui existe entre la liberté et la simple *impression* de liberté. L'impression de liberté naît de notre spontanéité, c'est-à-dire de notre tendance à désirer mettre en œuvre tout ce qui peut nous passer par la tête. La liberté, par contre, suppose plus profondément de pouvoir faire la différence entre ce qui, dans notre pensée, provient *de* nous, et ce qui n'en provient pas. C'est en ce sens qu'il faut maintenant redéfinir la notion d'obstacle.

Si la liberté doit désigner une forme de maîtrise de ma propre volonté, cela suppose de redéfinir la notion d'obstacle, qui ne peut plus désigner simplement la présence d'éléments extérieurs. La liberté consiste d'abord à s'affranchir des opinions et des préjugés qui font obstacle à nos pouvoirs de connaître et d'agir.

Nous devons d'abord reconnaître que toutes les pensées qui sont en nous ne sont pas pour autant *nos* pensées. Pour expliquer ce point, on peut remarquer comment Platon met en scène la célèbre allégorie de la caverne (*République*, V). Nous avons ici un texte qui raconte l'élévation vers le savoir d'un individu, en partant du plus grand degré d'ignorance. Soyons attentif au fait que l'ignorance est au début du texte représentée par des chaînes ; elle est donc assimilée à une forme d'emprisonnement. Qu'est-ce qui justifie cette analogie entre les chaînes et la croyance ? De même que les chaînes limitent la liberté d'action du prisonnier en le maintenant dans le même lieu, la croyance peut limiter notre liberté de pensée en la maintenant dans les mêmes schémas. La croyance limite également notre liberté dans la mesure où elle nous soumet aux experts des apparences : ce sont les porteurs d'objets de l'allégorie, qui prennent la figure concrète des sophistes dans le monde grec - des publicitaires, des médias et des hommes politiques dans le nôtre. Pour Platon, la crédulité est une forme de soumission, d'autant plus sournoise qu'elle se fait souvent avec l'accord enthousiaste des soumis. Chercher la liberté, c'est donc arriver à faire la distinction entre ce qu'on sait et ce qu'on croit seulement : autrement dit, c'est arriver à faire un usage critique de son propre esprit. Dans la mesure où elle nous permet de dominer nos affects et notre pensée, cette connaissance de soi est la première étape vers une véritable libération.

Ceci étant, n'y a-t-il pas un problème à dire que la liberté tient dans le savoir ? Le problème est le suivant : la liberté doit désigner un accord entre mes actions et ma volonté propre, alors que le savoir désigne une forme de croyance qui vaudrait pour tout le monde – de la même façon qu'un calcul mathématique correct ne vaut pas seulement pour moi, mais pour tout homme qui s'y confronte. Dire d'une part que l'action libre c'est l'action qui est soumise à mon savoir, et d'autre part que mon savoir ne m'appartient pas individuellement, n'est-ce pas immédiatement dire que l'action libre ne m'est pas propre ? Cela semble parfaitement contradictoire. Le problème qu'on voit apparaître ainsi, c'est celui du rapport entre le libre arbitre et le savoir. Il pourrait être énoncé ainsi : si j'ai toutes les raisons d'agir d'une façon plutôt que d'une autre, puis-je encore dire que je suis libre d'agir comme je le veux ? En réalité, le problème est mal posé. En effet, se demander si mon savoir peut s'opposer à ma liberté, c'est penser le savoir comme quelque chose d'extérieur à ma volonté. En réalité, à la différence de l'opinion qui prend toujours sa source hors de moi, un savoir est précisément une pensée qui m'appartient véritablement : comprendre une démonstration mathématique par exemple, c'est gagner en maîtrise sur son propre esprit. Par conséquent, comme le dit Descartes, d'autant plus je sais qu'un choix est bon pour moi, « d'autant plus librement j'en fais choix et je l'embrasse » (*Méditations Métaphysiques*, IV). Cela signifie que la liberté ne peut pas s'envisager sans un certain rapport à la contrainte : le fantasme d'une liberté sans obstacle ne vaut qu'à la double condition d'ignorer ce qui est le meilleur pour nous, et d'ignorer ce qu'est réellement la liberté.

Contrairement au préjugé selon lequel nos opinions seraient ce qu'il y a en nous de plus intime et de plus personnel, on peut conclure que la situation est exactement inverse : nos opinions sont précisément ce qui nous dépossède de notre propre pensée. Cependant, essayer de se libérer des opinions ce n'est certainement pas s'affranchir de toute contrainte : au contraire, l'ambition de s'approprier sa pensée ne peut se faire que dans un effort méthodique pour se plier aux exigences de la raison.

La notion d'obstacle se définit comme la rencontre de quelque chose d'extérieur à moi, qui entrave ma pensée ou mon action. Cette notion prend donc son sens à partir de la façon dont on trace la limite entre ce qui m'est extérieur et ce qui m'est intérieur. Le sens très concret qu'on attribue spontanément à l'idée d'obstacle a le défaut de nous masquer les véritables enjeux de la question : le problème de la liberté doit être situé dans la liberté de la volonté, et c'est sur ce plan qu'on doit poser la question de ce qui m'est intérieur ou extérieur. Si la liberté désigne d'abord ma capacité à maîtriser ma propre pensée, il faut remarquer que celle-ci peut être habitée par des croyances qui ne m'appartiennent pas : la libération, de ce point de vue, doit être comprise comme mouvement d'appropriation de mon esprit. Impossible, en ce sens, d'être véritablement libre dans l'ignorance.

Par conséquent, on voit en quel sens une définition de la liberté comme simple absence d'obstacle est insuffisante : si la liberté désigne un certain pouvoir d'agir, on ne peut jamais la séparer de la connaissance de soi. Bien identifier nos affects et les comprendre, c'est nous assurer d'avoir une action réellement efficace et maîtrisée sur le monde. Cela signifie qu'éduquer un homme à la liberté, c'est en un sens lui apprendre à obéir et à désobéir, pour qu'il soit en mesure de n'obéir qu'à soi.